LE CALVAIRE AU CIMETIERE DE HULL.

Il est, au sortir de notre cité, un coin de terre toujours triste et silencieux ; un vaste champ, qui déploie à perte de vue, aux rayons du soleil, son long tapis de sable ; un lieu saint qui inspire à tous, le recueillement le plus profond.

Là, point d'arbres pour abriter le passant ; point de gais gazouillis pour charmer son oreille. Tout est morne, tout est solitaire.

Des myriades de croix sont plantées ça et là, et chacune d'elles porte, gravés sur sa façade : un nom, une date.

Ah oui, un nom ! nom bien doux ! nom mille fois répété par des bouches amies, par des bouches aimées.....

Une date ! date cruelle entre toutes, qui vit, en même temps que les derniers embrassements, les adieux déchirants à l'être cher qui git, là, sous cette froide couche.

L'écho, en cet endroit, n'a jamais eu à répercuter que des plaintes amères, des gémissements douloureux, des lamentations navrantes.

C'est le séjour de la douleur, la cité des morts--le cimetière.

Toutefois, dimanche, le 22 juillet 1900, ce lieu toujours si calme se prêtait à une animation inaccoutumée.

Dès l'après-dîner, la population s'était portée dans les bosquets avoisinants où elle formait des groupes charmants de contraste et d'imprévu.

A côté d'un vieillard à barbe blanche, arrivé au déclin du soir, se tenait un frais minois, tout pétillant de vie, semblant narguer, par le sourire permanent qui se jouait sur ses lèvres, celle qui règne là en reine : la mort. Un jeune homme, robuste et fort, plein d'espérance et de projets pour un avenir peu éloigné, donnait galamment le bras à une personne d'âge mûr. Quel spectacle ! et aussi, quel décor !

Vers les quatre heures et demie, les cloches de Notre-Dame de Grâce lancèrent, à toute volée, un gai carillon annonçant, par là, le départ de la procession servant de prélude à une cérémonie grave et imposante : la bénédiction du Calvaire érigé sous le kiosque situé presqu'à l'entrée du Cimetière.